

# Enfant de Cobra

Virginie Bloch-Lainé, « Libération », jeudi 14 juin 2012

Dans les années 70, Pierre Alechinsky, ex du mouvement Cobra, est un peintre qui triomphe., Durant cette période, Ivan Alechine, son fils, s'enivre aux drogues dures. Mêlée au sang, la poudre blanche donne du bleu : « Je suis bleu léger, bleu blues. » Le fils baigne dans les mêmes couleurs que le père; mais son bain à lui est suicidaire.

Pourtant *Oldies*, son récit, n'est ni une descente aux enfers, ni l'elliptique procès d'une défaillance parentale. Sa réussite et son charme viennent de ce qu'il restitue, avec grâce, et joyeusement, la folie douce d'une époque où tout était permis.

Ivan est né en 1952, et il déploie le rouleau d'une jeunesse vécue dans l'admiration pour un père animé d'une énergie inépuisable. L'appartement parisien des Alechinsky est ouvert aux amis. André Breton adresse, un soir un sourire complice à Ivan, et Asger Jorn peint Don Quichotte et Sancho Pança sur la porte de son placard. Les rires fusent. Pourtant, à la fin des années 60, tout se détraque par l'auteur : « Mon esprit cognait aux barreaux de ma cage. Arrêts, barrages... » Ivan se noie dans le lait de l'anticonformisme dont il fut nourri. « L'esprit à contresens, qui, il n'y avait pas si longtemps, avait fait nos délices, voilà qu'on le retournait contre moi. » l'esprit attaqué ; l'image court tout au long du livre. La liberté est si vertigineuse que la tête roule tous azimuts à la recherche de bornes apaisantes, et se heurte aux angles tranchants de l'arbitraire.

Le mal-être n'empêche pas l'auteur de tout essayer, puisque rien n'était impossible. Sa chronique débute aux années 50, couvre trente ans de bandes-son, de lectures et d'amitiés. Mais c'est l'esprit des années 70 qui donne à *Oldies* son titre et constitue le cœur du récit.

Le père découvre l'Orient et le fait entrer dans sa peinture, avec la calligraphie japonaise. Le fils lui aussi a besoin d'un ailleurs, mais comme il est encore trop jeune pour aller loin, le voilà qui file entre les doigts de tous. En 1968, on lui prescrit des calmants et une psychanalyse par le théâtre dans l'enceinte d'un hôpital. « C'était dans l'air, ce recours au corps comme moyen de pensée », écrit-il, placide. Quitte à faire le clown, Ivan s'inscrit à l'école du mime Marceau. En 1970, il habite une chambre sous les toits au 5 rue de Lille, où consulte Lacan, « habillé tantôt comme un marquis sur une boîte de dragées, tantôt comme un membre d'un groupe pop sortant de scène. ».

En 1971, Ivan fait siens les amis de son père. Le bassiste Benoît Quersin l'initie à la musique des Pygmées Batwa. À cet endroit du récit, l'auteur égrène les années comme les entrées

d'un dictionnaire des seventies et de ses expérimentations. Le plaisir d'*Oldies* réside aussi dans cette juxtaposition de toutes les fantaisies du moment.

Pour Ivan Alechine, la traversée prend fin au Mexique, loin de tous, où il vit aujourd'hui. *Oldies* est son neuvième livre. Il le termine par une adresse à la « côte Cobra », le rivage paternel, où se firent tant de rencontres, tant d'apprentissages.

## L'art de célébrer

René de Ceccaty « Le Monde des Livres »,  
vendredi, 29 juin 2012

Fils du peintre Pierre Alechinsky, Ivan Alechine est « fils d'art » au sens superlatif. Élevé (si l'on peut dire) dans un milieu où les peintres et les poètes sont les seuls maîtres, il a peu usé les bancs d'une autre école, Cela lui a donné des ailes, et un sens dangereux de la vitesse. Il en a eu vite conscience, une conscience paradoxalement inhibante : « Adolescent, j'ai cru me voir plus fille que garçon, à nouveau j'ai eu peur de ma propension à m'exciter seul. Peur de l'onanisme en pensée, peur de l'onanisme en écriture, plus tard. Je possédais la vitesse, mais le frein ? » Aller vite, qu'est-ce que cela implique ? Un certain nombre de fausses routes. Mais aussi des fulgurances.

Avoir tôt l'œil poétique, dialoguer prématurément avec des adultes qui trouvent en lui un interlocuteur naturel, voir, de loin ou de près surréalistes et membres fondateurs du mouvement artistique Cobra, cela pourrait à vrai dire décourager toute ambition plus que la stimuler. Et c'est justement des risques d'un tel héritage dont parle *Oldies*, ce livre publié à l'âge juste. Ivan Alechine va bientôt fêter ses 60 ans. Mais ce n'est pas pour autant un livre de la maturité. Car combien l'enfant et l'adolescent sont présents dans ces pages !

Celles qui ouvrent le -livre, dominées par la figure de la grand-mère, sont éblouissantes. Il y a sept ans, Ivan Alechine retournait à Sauvagemont, en Belgique, où son père avait un atelier et où il avait lui-même séjourné. Malgré la cruelle métamorphose des lieux défigurés, tout resurgit intact dans la mémoire. La grand-mère, et les tantes, médecins et biologistes, anticonformistes et affectueuses. Blagues de carabins, rêveries de musiciennes et la main de l'enfant dans celle du

grand-père qui, discret dans cet univers de femmes, l'enfourne au fond de sa poche et lui donne la sensation d'un voyage intérieur. On lui apprend à lire en lisant Lewis Carroll. Pendant ce temps le père découvre, de l'autre côté du monde, la calligraphie japonaise.

Quant à Paris., où cette famille insolite s'installe ensuite, c'est celui, irréel, des films. Albert Lamorisse tourne *Le Ballon rouge* (1956) dans la rue, François Truffaut *Jules et Jim* (1961) chez les voisins. Il n'y a pas d'autre monde objectif. Et, plus tard, il aura pour voisine Christiane Rochefort, qui vit de ses droits d'auteur depuis l'adaptation au cinéma par Roger Vadim du *Repos du guerrier* (Grasset, 1958) et écrit peut-être son plus beau livre, le délicieux *Printemps au Parking* (Grasset 1969), utopie insolente sur une passion entre un adolescent et un jeune adulte. « Christiane avait de la gouaille, pas mal d'amants et pas d'enfant. Ça irritait ma mère qui prit exemple sur les chats, en me disant : "Les chattes n'ont d'amour que lorsqu'elles font des petits." »

On regrette qu'Ivan Alechine, si précoce a-t-il été, ait aussi peu publié. Quelques poèmes dans de prestigieuses revues d'avant-garde, quelques plaquettes, quelques fragments ; une très belle évocation de sa découverte de l'Afrique (*Paix blanche, murmures noirs*, La Différence 1979) ou du Mexique (*Grains de jour*, Le Bois d'Orion, 1993), cela fait peu, mais, aussi beaucoup. Car ce sont toujours des textes de poète dont chaque mot compte. Un art saisissant de la narration, aux formules inattendues et pourtant précises et sans afféterie. Une certaine crudité, non pas pour choquer, mais pour sonner juste.

*Oldies*, dit le titre de son nouveau livre, que l'auteur explique : « Je pense aux années 1970 comme à des peintures plus ou moins rococo, à des vieilleries - des *oldies*, dans le latin de nos jours. Aujourd'hui que je demeure loin derrière la ligne d'arrivée, au bout de cette course, je peux dire que j'ai passé tellement de temps dans des états paranormaux que l'état d'homme sain me stupéfie. » Il est pas mal question de drogue dans ces pages. Sans complaisance. C'est d'un adolescent perdu qu'il s'agit, d'un adolescent surdoué qui doute de lui et qui cherche à rejoindre au plus vite des états dont il a une idée plus ou moins claire, en lisant Rimbaud, Apollinaire et Racine, ou en voyant les tableaux qui passent dans l'atelier de son père.

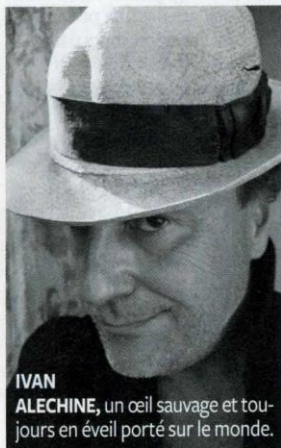
Il fallait découvrir un autre monde et d'autres dieux. Ivan part pour l'Afrique et en revient non pas illuminé mais, à sa manière, rassuré. « À l'écoute (et à la vue) des chanteurs, des chants des Ekondas et des Pygmées Batwas, je voyais enfin la grâce (mélodique) portée par la force des chanteurs-agriculteurs-chasseurs ; il n'y avait plus antinomie, il y avait complémentarité. On pouvait être et ne pas en même temps. Être le feu autant que l'eau, être l'os autant que l'enchantement parfumé (l'eau sort des pierres). »

L'Afrique, le Mexique sont des noms d'un rêve poétique qui se nourrit aussi de rencontres : l'auteur de science-fiction Charles Duits, ami de Matta et de Marcel Duchamp, sera certainement guide majeur. Mais aussi le poète Michel Waldberg. Le peintre Jean Raine, qui inspire sans doute

les passages les plus vibrants de ce livre. Ivan Alechine possède la grâce de savoir célébrer. Et elles sont rares, les autobiographies qui se surpassent en disant leurs dettes.

# Sous le signe de Cobra

Fils du peintre et graveur Pierre Alechinsky, Ivan Alechine livre, avec *Oldies*, un conte autobiographique jazzy et survolté. Dans cet autoportrait d'un jeune poète en écorché vif, il revient sur sa jeunesse passée entre Belgique et France et rend hommage aux grandes figures du mouvement Cobra.



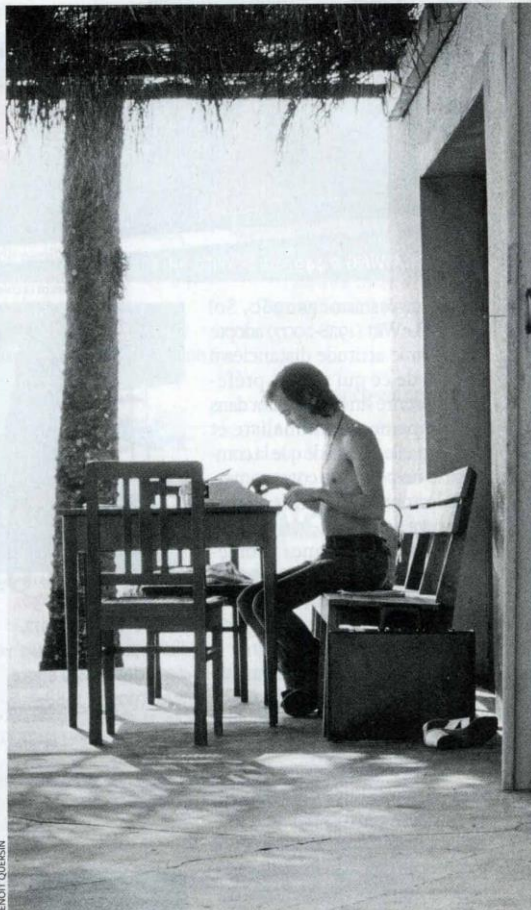
IVAN ALECHINE, un œil sauvage et toujours en éveil porté sur le monde.

Pour Ivan Alechine, tout commence à Sauvagemont, au tournant des années 1950 et 1960. Cette parcelle verdoyante du Brabant wallon, où s'enracinent ses premières émotions, il s'y dit lié « comme à sa première bulle de savon ». Une bulle magique et irisée où sa grand-mère paternelle lui enseignait, déjà, à regarder de *l'Autre côté du miroir*, en lui lisant en anglais le chef-d'œuvre de Lewis Carroll. « Pour l'enfant que j'étais, confie-t-il, la Belgique représentait ce pays avec des maisons fabriquées en pain d'épice, comme à Noël ou sur les cartes postales, où tout est brillant, où les étoiles tombent du ciel et où l'espoir d'un coup de baguette magique existe toujours, un peu comme dans le film *La Vie est belle*, de Frank Capra. »

Par contraste, ce coin de Belleville où Pierre Alechinsky avait installé son atelier dès le début des années 1950, avait plutôt le

goût d'un long octobre, un peu grisâtre. D'autant que son père, fort pris par son travail de création, lui paraissait d'accès assez difficile : « Il se racontait à travers ses peintures et ses écrits mais, au quotidien, il n'aimait pas tellement se livrer. En outre, comme lui-même avait connu des moments difficiles étant enfant, il craignait que l'histoire ne se répète et était assez angoissé quant à mon avenir. » Ce père quelque peu distant, il apprendra vraiment à le connaître par l'intermédiaire des amis qui fréquentaient son atelier. Parmi eux, Christian Dotremont, le poète Jean Raine, l'ethnomusicologue Benoît Quersin ou encore le peintre danois Asger Jorn qui fera un jour ce superbe cadeau au tout jeune Ivan émerveillé : peindre sur la penderie de sa chambre « un Don Quichotte et Sancho Pança nordiques en rose et bleu pâle, gris et blanc - presque argent, une merveille à hauteur de petit garçon ».

C'était en 1955 et, si l'aventure du mouvement Cobra était déjà officiellement achevée, l'esprit en soufflait encore quelque part du côté de Belleville, dans un atelier que partageaient en complices Asger Jorn et un Pierre Alechinsky alors âgé de 27 ans. « Asger fait partie de moi, souligne Ivan Alechine. D'ailleurs, toute cette bande de Cobra était incroyable, par sa façon d'être libre avec le temps, de sembler s'amuser en travaillant, l'esprit tournant à dix mille tours minute. Ils avaient vraiment cet œil sauvage dont parlait André Breton. »



## EXPÉRIENCE AFRICAINE

« Parti pour en finir, je revins pour commencer. »

## Expérience africaine

Mais le temps passait et Cobra était comme une supernova qui aurait explosé il y a des milliers d'années, en un scintillement unique, dont l'éclat à présent dispersé ne parvenait plus à percer la matière sombre de son adolescence. A 18 ans, shooté à Lautréamont et arborant des tenues vestimentaires aussi noires